

FUES Albrecht, HEYBERGER Bernard (éd.),  
*La frontière méditerranéenne  
 du x<sup>v</sup><sup>e</sup> au x<sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle :*  
*échanges, circulations et affrontements,*

Turnhout, Brepols,  
 2013, 412 p.  
 ISBN : 9782503548159

Cet ouvrage contient les interventions d'un colloque qui s'est déroulé en juin 2009 à Tours au Centre d'études de la Renaissance (CESR) qui sont éditées sous la direction d'Albrecht Fuess et Bernard Heyberger. L'ensemble des communications aborde la frontière méditerranéenne du x<sup>v</sup><sup>e</sup> au x<sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle. Les dix-neuf contributions ont été réparties dans quatre grands thèmes : (1) concepts et perceptions ; (2) stratégies et idéologies ; (3) groupes et individus ; (4) échanges et circulations. L'ouvrage contient un index des noms de lieux et des noms de personnes.

Les frontières médiévales ont souvent été décrites comme imprécises et floues, alors qu'il faudrait plutôt souligner leur souplesse et leur adaptation aux différentes circonstances. Elles étaient sujettes à des négociations perpétuelles et variaient suivant les rapports de forces (p. 18). Dans son article (« Entre Islam et Chrétienté : le monde à part des frontaliers », p. 31-46), Gilles Veinstein soulignait les caractéristiques des sociétés de confins entre Europe et Empire ottoman, comme la présence de troupes irrégulières, issues de populations dissidentes. La guerre frontalière se caractérise par le brigandage et la capture d'esclaves, utilisés comme main-d'œuvre dans les galères, ou rançonnés. Cette activité lucrative s'est développée au point de faire émerger un droit coutumier pour régulariser et sécuriser les procédures d'échanges de prisonniers. G. Veinstein repérait également la symétrie de ces sociétés frontalières, utilisant le même lexique et le même type d'organisation spatiale. Enfin, les autorités centrales ont souvent accordé des privilèges aux frontaliers, au risque de perdre leur contrôle. Ils ont ainsi pu devenir des concurrents aux États et des acteurs diplomatiques reconnus par les grandes puissances.

Placés sous les auspices de Fernand Braudel, les auteurs de l'ouvrage tentent de redéfinir la Méditerranée grâce à cette notion de frontière. Cet espace maritime est à penser en termes d'interactions qui s'expriment par des jeux d'exclusion, de compétition et d'échanges (F. Barth). Se concentrer sur les frontières permet ainsi d'historiciser les situations, de souligner les jeux d'acteurs, leurs accommodations et l'évolution de leurs stratégies (p. 16). Albrecht Fuess (p. 47-65) revient sur les débats initiés à partir de la thèse de Fernand Braudel (*La Méditerranée à*

*l'époque de Philippe II*, 1949) (p. 47-65). Cet ouvrage est venu au moment où Henri Pirenne (*Mahomet et Charlemagne*, 1937) considérait que l'Islam aurait détruit l'unité de la Méditerranée, créant ainsi une fracture face à la Chrétienté. F. Braudel a préféré souligner son unité géographique. Dans *The Corrupting Sea* (2000), Nicholas Purcel et Peregrine Horden ont de nouveau mis en avant l'unité de la Méditerranée, à travers l'idée d'une *connectivity* et en accentuant le rôle de l'homme sur la nature et l'influence des mentalités. A. Fuess insiste néanmoins sur l'intérêt de la longue durée braudélienne pour comprendre les transferts méditerranéens. Il reprend l'exemple du *wagenburg* et de son transfert de l'Europe de l'Est en Asie centrale (cf. carte p. 63).

Cependant, il serait vain d'opposer histoire globale/temps long et histoire locale/courte durée. Les différentes méthodes utilisées par les auteurs de l'ouvrage montrent l'intérêt de faire communiquer les deux approches. Pour étudier les mises en relations, Bernard Heyberger souligne l'intérêt de travailler à une échelle micro-locale. Il s'agirait ainsi de pratiquer « une histoire globale à petite échelle » (Francesca Trivellato) (p. 21). Les itinéraires personnels font ressortir les incertitudes, les risques, les négociations et permettent de ne pas s'enfermer dans les déterminismes géographiques et économiques. « Une démarche de type microhistorique permet de saisir la rationalité d'un comportement ou d'une stratégie au niveau individuel, qui ne vise pas seulement à la réalisation d'objectifs économiques simples et prédéterminés, mais cherche avant tout à gérer l'incertitude, notamment d'une existence vouée à la mobilité. » (p. 22). Colin Heywood (p. 83-111) revient ainsi sur l'utilité de la micro-histoire dans l'histoire maritime de la Méditerranée. Il cherche à faire une « histoire par le bas », une « histoire des marges » à travers une approche déconstructiviste de la Méditerranée. Il examine les épisodes en marge de l'histoire des grandes compagnies commerciales britanniques en Méditerranée occidentale de la fin du x<sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle au début du x<sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle. La micro-histoire permet ainsi de mettre en valeur la multiplicité des acteurs et des stratégies allant à l'encontre des déterminismes géographiques et économiques.

La question de la superposition des frontières religieuse et politique est un autre point abordé par trois auteurs. Examiner la frontière en Méditerranée implique de souligner le décalage entre l'idéal idéologique d'une opposition religieuse et les objectifs militaires, politiques et économiques. C'est ce que fait Dominique Valérian dans son article (« La course maghrébine à la fin du Moyen Âge : une forme maritime du djihad ? », p. 115-126) en comparant deux manières de faire la guerre contre les chrétiens chez

les Mérinides et les Hafside. Il cherche à comprendre dans quelle mesure il est possible de parler, à propos de l'activité corsaire, de djihad maritime. On peut qualifier la course mérinide (1330-1340) de lutte globale contre les chrétiens et de djihad maritime, car un effort public de combat est mené. Cette guerre est alors pensée comme un djihad contre les puissances chrétiennes de la péninsule Ibérique. En revanche, dans le cadre de la course hafside (à partir des années 1370), on ne peut pas parler de politique globale des sultans en vue de conquérir ou défendre les territoires contre les chrétiens (p. 121). La plus grande intensité de la course hafside n'est pas due à des facteurs politiques ou idéologiques, mais à la baisse des échanges commerciaux, elle-même due à la grande peste. En outre, dans les règles de résolution des problèmes de piraterie chez les Hafside, on ne trouve pas de référence à la religion. Une capture est légale non pas parce que l'ennemi est musulman ou chrétien, mais parce qu'elle est régie par un « embryon de droit international » (p. 123). À la fin du Moyen Âge, les traités laissent d'ailleurs de plus en plus la place à une « négociation purement marchande du rachat, dans le cadre des accords entre États. » (p. 124).

On retrouve cette idée de pragmatisme dans l'article de Fabrice Micallef (« Le pragmatisme des faibles. Marseille, les Turcs et les Médicis au temps de la Ligue (1589-1597) », p. 181-195). L'auteur cherche à savoir s'il y a une spécificité des relations politiques entre les acteurs chrétiens et musulmans. L'idée de croisade semble être latente dans le discours des ligueurs. Cependant, les catholiques de Marseille acceptent de signer un traité de paix avec les Ottomans en 1592, adoptant une attitude plus conciliante. Le pragmatisme est un outil de réorganisation et de réorientation par rapport à une attitude habituelle ou idéale (p. 188). Pourtant, il ne convient pas d'interpréter cela comme une faiblesse politique de la Ligue. Il s'agit d'une redéfinition des priorités dans laquelle l'affrontement entre Islam et Chrétienté devient hors de propos, ce qui est d'ailleurs bien accepté par tous les acteurs politiques de l'époque. De plus, selon l'auteur, ce pragmatisme ne serait pas seulement conjoncturel mais structurel et caractérise une nouvelle façon de concevoir les relations entre Islam et Chrétienté en Méditerranée. La superposition de la frontière religieuse et de la frontière politique n'est certes pas une rhétorique désuète, ou artificielle, mais elle doit être nuancée et ne pas être lue comme un fait inconsciemment intériorisé par les acteurs ni comme une constante dans les relations diplomatiques.

Anne Brogini (« L'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem au Ponant durant le premier xvi<sup>e</sup> siècle. D'une frontière offensive à une frontière défensive »,

p. 163-180) souligne l'évolution de l'idéal de Croisade chez les chrétiens, qui se sont adaptés aux nouvelles circonstances ayant suivi la perte des États latins en Orient. Les chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean ont surinvesti la protection du préside de Tripoli dans les années 1530-1540, faisant de ce lieu la preuve concrète, inscrite dans l'espace du territoire infidèle, de la permanence de leur Croisade (p. 170). Cependant, lorsque le préside est perdu en 1551, l'Ordre doit se replier sur l'île de Malte, qui, à son tour, est investie de l'imaginaire de la Terre Sainte, remplaçant ainsi Tripoli. L'intérêt chrétien n'est alors plus de conquérir ou de marquer le territoire infidèle de sa présence, mais de conserver les lieux de contacts avec les musulmans, à savoir les îles et les littoraux, grâce à une stratégie défensive.

Étudier la frontière en Méditerranée nécessite aussi de s'intéresser à la manière dont son franchissement est contrôlé. Les ports sont les endroits où se cristallise le passage et où se rencontrent de nombreux acteurs habitués à l'itinérance (marchands, matelots, etc.). Pour Guillaume Calafat (« Les frontières du droit en Méditerranée. Marchands et marins face aux tribunaux maritimes (1570-1670) », p. 67-82), le port devient un « espace de négociation du droit qui fait de l'interface portuaire un lieu « d'invention » juridique, au contact de plusieurs cultures et d'expériences institutionnelles hétérogènes et multifformes. La confrontation des droits, dans des espaces portuaires qui condensent les échanges, fait ainsi nécessairement émerger un certain nombre de principes communs. » (p. 75). Il souligne l'importance des consuls et des marchands qui servent d'intermédiaires, d'intercesseurs juridiques, qui adaptent les plaintes au style de l'institution locale et jouent le rôle d'interprètes et de traducteurs. On préfère dans ces lieux une justice « bonne et rapide, sans bruit » (p. 79) pour éviter de ressentir de manière trop contraignante le franchissement de la frontière. Il faut donc distinguer une justice marchande d'un droit ordinaire et local, beaucoup plus formel (p. 80). Ces ports méditerranéens offrent ainsi des situations inédites obligeant les acteurs à négocier, à trouver le compromis entre acteurs locaux, marchands et marins de passage.

De même que les ports, les zones maritimes où se déroule la guerre de course sont de plus en plus contrôlées par le droit musulman. Nabil al-Tikriti étudie le *Hall ishkal al-afkar*, un manuel juridique commandité par le sultan Korkud (1467-1513) (p. 127-144). Il cherche à clarifier l'allocation du butin dans la guerre de razzia maritime contre les Portugais en Inde. Ce traité montre un désir de régulation impériale et de contrôle des acteurs de la mer. Il souligne une volonté de sanctionner religieusement

les normes de la conduite militaire du début du xvi<sup>e</sup> siècle notamment sur des territoires frontaliers maritimes (p. 142).

Ces actes de colloque mettent également en valeur plusieurs parcours individuels, ceux des passeurs de la Méditerranée (espions, traducteurs, etc.) qui permettent de voir comment les interactions ont structuré cet espace, entraînant des transferts culturels réussis ou parfois avortés.

L'espionnage est abordé par Carl F. Petry (p. 145-161) dans le cadre des relations étrangères du sultanat mamelouk avec Chypre. Dejanirah Couto (p. 233-252) étudie les réseaux d'espionnage portugais dans le Levant méditerranéen et l'océan Indien (xvi<sup>e</sup> siècle). L'auteur souligne l'importance des *conversos* et des juifs ibériques dans ces réseaux, faisant naître des dynasties d'informateurs dans le Levant comme les Bicudos ou les Manasse d'Alep. C'est sous Jean III (1521-1557) que les réseaux d'espionnage portugais connaissent leur apogée, entraînant une amélioration des techniques de communication (compétences linguistiques, cryptographie), une augmentation du brassage social (marginaux, colporteurs, riches marchands) et un recrutement accru d'espions parmi les populations indigènes pour s'adapter aux contraintes locales des terres d'Islam (p. 244).

Ces espions sont souvent recrutés parmi des professions itinérantes qui s'adaptent à la connectivité méditerranéenne. Les traducteurs jouent ainsi un rôle fondamental dans les échanges. Benjamin Arbel (p. 253-281) étudie le parcours du Chypriote Michiel Membrè. Il est recruté par Venise grâce à son polyglottisme, dont il tire un grand profit pour sa carrière de drogman. Il est ainsi engagé à de nombreuses reprises dans les relations diplomatiques avec Constantinople. Il est aussi acteur des échanges culturels car il participe à la publication d'une carte pour le prince ottoman en traduisant les toponymes en turc (p. 268). Ce parcours témoigne de l'habitude de Venise à recruter ses interprètes dans ses colonies grâce à leurs compétences linguistiques, comme le neveu chypriote de Membrè, Filippo Emanuel, ou encore le Crétois Mattio Sclenza.

Les pèlerins sont également des passeurs entre l'Europe et la Méditerranée, leurs récits de voyage permettent le transfert de l'information. Mikhail Kizilov (p. 301-318) met ainsi en avant le rôle des pèlerins juifs dans les relations entre l'Europe et le Proche-Orient (xvi<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> siècle), à travers les récits de pèlerinage en Terre Sainte par des juifs originaires de l'Europe de l'Est.

Parmi ces figures de passeurs et d'intermédiaires, Nicolas Vatin souligne le rôle des Patmiotes face à la piraterie (xvi<sup>e</sup> siècle) (p. 199-214). À cette époque, de

nombreuses plaintes sont adressées à la Porte mettant en cause les pillages et enlèvements d'insulaire. Les Patmiotes ne doivent pour autant pas être vus comme des victimes passives, car ils jouent souvent double jeu et peuvent collaborer autant avec les corsaires chrétiens que musulmans. En outre, Patmos n'est pas une île grecque comme les autres, mais le site d'un prestigieux monastère qui a permis la richesse de l'île. Il est aussi un lieu de passage et de refuge pour les indigènes ou les musulmans et son poids moral lui permet de communiquer plus facilement les plaintes des Patmiotes à la Porte.

La figure du renégat est également abordée sous un autre angle par M'Hamed Oualdi (« Le Mamelouk derrière le renégat. Positions et rôles des convertis d'origine européenne à Tunis dans la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle », p. 215-231). Il n'aborde pas le renégat à partir du terme arabe *'ilğ* mais de *mamlūk*. Ce dernier permet de mieux percevoir ces hommes d'après les relations qu'ils nouent avec leur société d'accueil et non d'après leur société d'origine. Ces Mamelouks européens ont en effet participé aux grandes mutations tunisiennes, comme la consolidation des maisons deylicales et beylicales. Cependant, dès les années 1630-1640, ils sont mis à l'écart à cause de nouvelles logiques de transmission (transmission héréditaire pour les beys, etc.). Considérer ces hommes comme Mamelouks permet de comprendre comment des convertis ont influencé les manières de gouverner à Tunis dans la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle (p. 229).

La présence de ces passeurs dans les sociétés méditerranéennes a nécessairement entraîné des échanges, des circulations et des transferts culturels. Benoît Grévin souligne ainsi le rôle des communautés juives siciliennes dans la transmission des savoirs arabes en Italie (xiii<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles) (p. 283-299). Il étudie trois parcours qui permettent de constater la permanence du rôle d'intermédiaires entre les cultures islamique, latine et hébraïque dévolu aux juifs siciliens du xiii au xv<sup>e</sup> siècle.

Frédéric Hitzel (« La Sérénissime et la Sublime Porte, ou comment les arts contribuent aux échanges diplomatiques au xvi<sup>e</sup> siècle », p. 337-349) analyse les différents produits de luxe offerts aux sultans et princes ottomans. Les Vénitiens ont alors pour habitude d'offrir dans une grande générosité de nombreux objets aux Ottomans, non par faiblesse, mais parce que dépenser pour un citoyen vénitien signifie garder son rang et donner des signes manifestes de son pouvoir (p. 348). Au cours des ambassades, les cadeaux diplomatiques servent aussi à apaiser les tensions, notamment en 1584 lorsque la galère du jeune régent de Tripoli est attaquée par une escadre vénitienne.

D. Behrens-Abouseif (p. 351-374) mentionne les échanges artistiques entre l'Europe latine et les Mamelouks malgré les oppositions militaires et politiques. Avec la Renaissance italienne, les Mamelouks commencent à importer les biens de luxe qu'ils exportaient auparavant (textiles, savons, papier, objets en métal et en verre, lunettes de vue, etc.). Une machine européenne, comme le système de la grue, est utilisée pour reconstruire la mosquée des Omeyyades de Damas après son incendie en 1478. Un architecte allemand d'Oppenheim a également conçu le fort de Qāyrbāy à Alexandrie de manière à ce qu'il s'adapte aux canons (p. 370).

Deux articles sur les échanges musicaux montrent que les transferts pouvaient certes réussir à travers certains parcours mais aussi échouer, montrant ainsi que ce sont avant tout les choix individuels qui conditionnent les relations culturelles. Judith I. Haut (p. 375-392) s'intéresse à 'Alī Ufqī qui est parvenu à dépasser les frontières religieuses, musicales et linguistiques. Né vers 1610 dans une famille ukrainienne, vendu comme esclave à l'Empire ottoman, 'Alī Ufqī est éduqué à la cour du sultan Murad IV (1623-1640). Converti à l'islam, il est assigné à l'école de musique du palais. En 1666 cependant, il retourne en Europe et revient au christianisme. Son œuvre se distingue par sa bi-musicalité, comme le montre l'étude de la retranscription phonétique des symboles musicaux européens par des lettres arabes.

Au contraire, Cristina Diego Pacheco met en valeur un transfert culturel avorté (« Un échange musical impossible ? Les récits de voyage en Terre Sainte de deux compositeurs espagnols de la Renaissance : Juan del Encina (1521) et Francisco Guerrero (1590) », p. 321-336). C'est à travers l'étude de récits de voyage en Terre Sainte écrits par deux compositeurs espagnols qu'elle pose une limite aux transferts culturels entre les deux rives de la Méditerranée. Les échanges entre l'Espagne et la Méditerranée musulmane durant la Renaissance ont sans doute été moins importants qu'on ne le croit, voire presque inexistant. Cette étude permet de mieux comprendre le regard que portent les musiciens professionnels espagnols sur les musiques méditerranéennes à l'époque de la Renaissance. Elle montre le manque d'intérêt, le

mépris et le caractère succinct des allusions musicales faites par ces deux compositeurs. Même si le manque de sources est important à souligner pour ne pas généraliser, il ne faut pas avoir un regard naïf sur la prétendue fusion entre musiques espagnole et orientale, pourtant maintes fois évoquée.

Eva Collet  
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne -  
UMR 8167 « Orient & Méditerranée -  
Islam médiéval »